

Le vent soufflait avec violence. On entendait toutes sortes de bruits dans la forêt, et les cris des oiseaux nocturnes se mêlaient aux hurlements des loups.

Antoine, si résolu quelques heures auparavant, montra la plus grande frayeur et se mit à pleurer.

“ Je regrette bien de t'avoir écouté, lui dit Petit-Jacques, et je vois que tu n'as pas de courage que pour te moquer des autres. ”

La nuit était tout à fait venue. Ils aperçurent au loin une lueur qui brillait à travers les arbres et se dirigèrent de ce côté.

Ils arrivèrent devant une grande maison qui semblait isolée au milieu des bois.

Antoine, qui pleurait toujours, et qui tenait Petit-Jacques par le coin de sa blouse, n'osa pas aller frapper à la porte.

Celui-ci s'approcha de la fenêtre et regarda dans l'intérieur du logis.

Il vit auprès de la cheminée une grosse femme et un homme avec un grand nez crochu, qui se chauffaient les pieds.

“ Les vilaines gens ! dit Antoine, dont les dents claquaient d'épouvante ; sauvons-nous !

— Où veux-tu aller à cette heure ? Je vais frapper ; advienne que pourra ! ” répondit Petit-Jacques.

A peine avait-il prononcé ces paroles que la porte s'ouvrit ; l'homme au nez crochu parut, une chandelle à la main, et un gros chien s'élança vers les enfants en aboyant avec fureur.

Antoine et Petit-Jacques poussèrent des cris d'effroi.

“ Ici ! Turc, cria l'homme en rappelant son chien. Que faites-vous là petits vagabonds ? ” ajouta-il d'une voix formidable.

Antoine serra son compagnon sans pouvoir parler.

Petit-Jacques raconta naïvement son histoire.

“ Ce sont des enfants perdus, dit la grosse femme qui s'était avancée sur le seuil de la porte. Entrez, mes pauvres petits ; il ne fait pas bon de rôder dans les bois à pareille heure. ”

Antoine et Petit-Jacques, rassurés par ces bonnes paroles, entrèrent dans la cuisine.

La bonne femme fit approcher les enfants du feu, car ils tremblaient autant de froid que d'épouvante. Elle tira des cendres de grosses pommes de terre, qu'elle leur servit avec du beurre frais.

Lorsqu'ils furent réconfortés, elle les amena se coucher dans une petite chambre, à côté de la cuisine.

Les deux enfants, brisés de fatigue, se jetèrent tout habillés sur leur couchette. Petit-Jacques s'endormit tout de suite. Antoine, dont les terreurs n'étaient point calmées, ne put fermer l'œil. Entendant du bruit dans la cuisine, il se leva et regarda par le trou de la serrure. Il vit un homme court et trapu, dont

le visage, caché par un large feutre, ne laissait voir que de large oreilles rouges, et une barbe de même couleur, toute hérissée.

Antoine, tremblant comme la feuille, réveilla son compagnon et lui fit part de ses craintes.

Petit-Jacques, sautant à bas du lit, vint regarder à son tour par le trou de la serrure ; il entendit l'homme à la barbe rouge qui disait :

“ Je les ai vus arriver chez vous ; ils sont en bon état ; le plus grand est dodu et gras ; le petit est un peu maigre, mais sa chair me semble délicate. Je les prends tous les deux.

— Faudra-il vous les conduire vivants, ou leur couper le cou ? demanda le maître du logis.

— Saignez-les, et passez-les à l'eau bouillante ; ma ménagère ne pourrait jamais se résoudre à tuer ces pauvres petits, riposta l'homme aux oreilles rouges.

— Demain, au point du jour, ils seront chez vous ”, ajouta la grosse femme.

En entendant ces mots Antoine chancela ; Petit-Jacques, le secouant rudement l'empêcha de tomber.

“ Nous sommes perdus, dit Antoine ; l'homme à la barbe rouge est un ogre, et nos hôtes sont ses pourvoyeurs. C'est pourquoi ils nous ont si bien accueillis. ”

Et il se prit à sangloter.

“ Il ne s'agit pas de pleurer, repartit Petit-Jacques ; maman, à laquelle tu m'as fait désober aujourd'hui pour la première fois, répète souvent : “ Aide-toi, le ciel t'aidera. ” Aidons nous donc, et tâchons de sortir d'ici. ”

Les deux enfants ouvrirent doucement la fenêtre. Liant les draps du lit, ils s'en servirent comme d'une corde, et descendirent dans une petite cour qui se trouvait derrière la maison.

Par malheur, cette cour n'avait pas d'issue ; de hauts murs l'entouraient de toutes parts, et la porte de communication était verrouillée.

Dans le fond de la cour, se trouvait une écurie très étroite, où ruminait une vache. A côté, une écurie plus basse et plus vaste servait de logis aux pourceaux.

Ne pouvant s'échapper, nos deux camarades voulurent remonter dans la chambre.

Les draps du lit, mal attachés, cédèrent sous leurs efforts, et nos deux petits aventuriers, bon gré, mal gré, restèrent prisonniers dans la cour.

La nuit étant fraîche, ils furent obligés de passer la nuit dans l'écurie des porcs suffisamment fournie de litière.

Justement cette écurie était vide alors, bien qu'on entendît dans la paille le grognement de petits cochons.

Les jeunes déserteurs passèrent une nuit bien triste dans cette étable froide et nauséabonde. L'inquiétude les tenait en éveil, et le